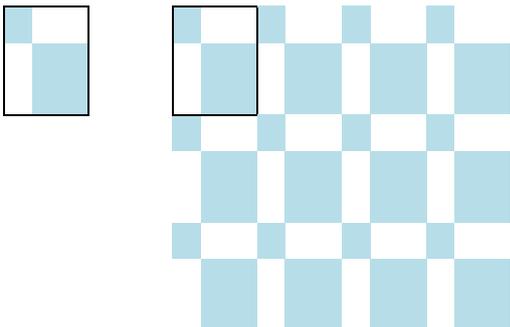


A L'ECOLE A POUCKET

APRES LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

Sylvain Courtois



A l'école à Poucet.

Après la Première Guerre mondiale

Ni rigueur historique, ni imagination romanesque.

Simplement, un moment de vie d'enfants,

Sur les anciennes photos, leurs figures,

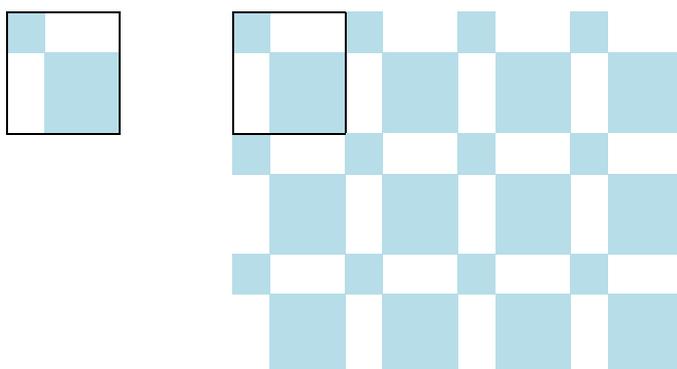
Celles de nos grands-...-grands parents.

1. A Poucet, avant l'école primaire, il n'y a pas d'école gardienne.

Le jour de la rentrée, l'enfant de six ans voit l'école pour la première fois. Le plus âgé, le frère ou la sœur qui l'a amené sera assis à quelques bancs de lui. Ses peurs s'éteignent.

2. La classe : un petit univers que le nouveau découvre.

Dans la classe le nouveau découvre six rangées de bancs, une par année d'étude. De leurs places assises, les enfants regardent vers le tableau noir qui couvre tout le mur à l'Est, derrière l'estrade et, au centre de celle-ci, le bureau du maître. Un rebord protège ses papiers de la vue des élèves. La lumière entre largement par de hautes fenêtres, à gauche froides orientées au Nord, et au plein du Sud à droite ; dans chaque mur des grilles d'aération.



Un pavé et le pavement de la classe

Quand le pavement de l'école fut remplacé, le hasard me fit trouver quelques exemplaires de pavés. De dimensions 25x25cm, son dessin est formé de deux carrés de couleur bleu pâle, le côté du grand est double de celui du petit, et ils sont complétés de deux rectangles.¹ Simplement, le maître y évalue longueurs et surfaces car quatre côtés de pavés mesurent un mètre et seize pavés couvrent exactement un mètre carré.

¹ Géométriquement, la figure illustre la règle du carré d'une somme, le théorème de Pythagore du carré de l'hypoténuse et même, pour qui calcule, l'approche du nombre d'or. Le pavage au motif de ce pavé s'étend à tout le plan par translations et l'ensemble bénéficie d'une infinité d'axes de symétrie et de centres de rotations. Mais à l'époque, à Poucet, personne n'y avait pensé et cette géométrie n'était pas dans l'air du temps.

Le bâtiment est bien équilibré dans ses dimensions et dans son implantation. Bâti pour une école moderne, il témoigne de l'importance accordée alors à l'instruction des enfants. Plus seulement apprendre des éléments de lecture, d'écriture et de calcul mais approfondir l'étude de la langue, de l'histoire du pays et des sciences naturelles.

3. L'armoire aux collections.

L'entrée de la classe se fait par deux portes, une au Sud pour les garçons, l'autre au Nord pour les filles. Dans le mur entre les deux portes, des armoires de rangements de livres et de collections, de planches didactiques, des poids et mesures de capacité, de petits appareils de physique et des échantillons de minéraux... une réserve de cahiers, des bouteilles d'encre. L'armoire centrale renferme les registres et documents du maître et aussi la correspondance avec la Commune et l'Inspecteur cantonal.

Au mur, au-dessus du tableau, le portrait du roi Albert Ier et de la reine Elisabeth, de part et d'autre d'un crucifix. Sur un socle, le buste en plâtre de Léopold II, le roi régnant lors de l'inauguration de l'école.

La semaine avant la rentrée, la classe a été nettoyée à grande eau et les bancs lavés des taches d'une année scolaire. Les encriers insérés dans les bancs ont été remplis d'encre, sauf évidemment dans la rangée des petits de première année qui y trempent volontiers leur doigts.

4. L'école à trois degrés.

Les cinq ou six nouveaux de six ans entrent les premiers, ils reçoivent une place, dans la rangée de gauche face au tableau, c'est leur rangée. Chacun reçoit une ardoise et un cahier « à deux lignes ». Un livre, ce sera pour plus tard.

Dans l'Entre deux guerres, le premier jour, le maître fait connaissance avec les petits nouveaux : « Montrez votre main gauche, votre pied droit,... votre voisin de droite », bien ambigu « Votre cou... ». « Prenez votre touche en main ». Le petit gaucher est repéré, le maître en parlera aux parents.

Le vocabulaire en langue française est souvent faible car le wallon est la langue usuelle de la plupart des enfants à la maison. Les parents sont gênés de leur parler un français mélangé de wallon et objet de risée.

Le règlement scolaire est clair : le wallon n'est admis ni en classe, ni dans la cour de récréation. Du moins quand le maître y est... Pourtant on raconte que le vieux maître Bawin disait que bateau, château, dizeau... s'écrivent avec « e a u » en rapport avec les équivalents wallons en « i a » « batia », « tchestia », « dihia »....

Une heure a passé, et aussi la première récréation de dix heures. Vient la première leçon d'écriture, la lettre « i » : un trait oblique et un point par-dessus. Premier devoir à la maison : une ligne de « i » dans le nouveau cahier à deux lignes. Midi, les enfants quittent l'école, pressés d'aller dîner chez eux. Les plus éloignés ont une tartine dans la mallette.

L'après-midi du premier jour, sortie dans le voisinage, descendre la rue du village, nommer le ruisseau de Poucet, venant de Villers coulant vers Trognée, monter à la Grand-Place, l'ancien « Flot », bordée de tilleuls et de marronniers.

5. Un petit retour historique en arrière. Les instituteurs, qui étaient-ils ?

Le bâtiment communal de Poucet avait fière allure quand il fut inauguré au troisième quart du 19^{ème} siècle. Posé au centre du village, dans la montée symbolique de la côte « du Teyou », le Tilleul vénéré. Il concentrait dans ses murs l'autorité civile communale : le bureau du secrétaire communal et l'école. L'instituteur de l'époque au traitement annuel de 1.000 F, y disposait d'un logement, prestigieux pour l'époque, qui contribuait à son statut.

Le vieil instituteur Théodore Debroux qui décède en 1865 ne verra pas la nouvelle école. Alexandre Bawin, qui entre en fonctions en 1881, habitera le logement durant 37 ans jusqu'à sa retraite en 1918. Entre ces deux instituteurs, 16 ans et deux autres, « oubliés », P.J. Linsmeau et N. Rappe. Les motifs d'oublis invoqués par certains doivent être pris avec beaucoup de prudence. En effet, à partir de 1879, des remous politiques et religieux éclatent autour de l'école, « la première guerre scolaire » qui dura jusqu'en 1884.

²A Poucet on a raconté que l'instituteur communal à la messe, entendait chaque fois l'assemblée répéter le prescrit : « Des écoles sans Dieu et des maîtres sans foi, délivrez-nous Seigneur ». Conflit désolant, car en 1880, vingt pour cent de la population belge – et certainement plus à Poucet – ne sait ni lire, ni écrire, à peine tracer son nom sous un acte officiel.

6. Tous à l'école jusque 12 ans.

L'instituteur à Poucet, jusqu'à la Première Guerre mondiale, voyait son essentiel dans l'apprendre à lire, écrire et calculer. Depuis le milieu du siècle, il avait fait reculer l'illettrisme. L'enfant villageois de douze ans issu de l'école de Poucet avait toutefois peu de chance d'être admis dans les écoles moyennes, athénées ou collèges et d'y réussir.

A partir des années 1890, des parents attentifs de Poucet envoyaient leurs enfants achever le troisième degré à l'école de Hannut. Un courant qui ne cessa de grandir en même temps que se dépassaient les malédictions de la guerre scolaire.

En 1914, juste avant la Première Guerre mondiale, fut votée l'obligation scolaire jusque 12 ans et après celle-ci, elle fut portée à 14 ans. Conformément aux directives, l'école fut attentive aux « mieux doués », selon les termes de l'époque de façon à faire passer plus d'enfants dans l'Enseignement moyen.

Cinquante ans ont passé depuis l'inauguration du bâtiment scolaire, nous sommes à la fin des années 1920 et une nouvelle église est érigée face à l'école. Deuxième objet de prestige, elle réunit face à face les deux Pouvoirs, le spirituel et le temporel.

² *Poucet n'a pas connu des péripéties et des oppositions comme ce fut le cas à Hannut où le conflit enflamma certains esprits au-delà de l'imaginable et même des traces durables dans des familles. Plaignons ces instituteurs communaux, menacés dans leurs emplois, tiraillés dans leur conscience et, pour les plus croyants, dans espérance même de leur salut éternel. Des parents furent soumis à des pressions.*

7. Retour en classe - Leçons de calcul et de français.

Un boulier de 10 rangées de 10 boules fait face aux élèves du premier degré, il illustre l'érection de la dizaine en nouvelle unité.

Les marrons recueillis à l'automne fournissent un autre modèle pour voir matériellement comment grouper et opérer, ajouter et soustraire, multiplier, partager... les nombres.

Huit marrons dans des mains habiles

0 0 0 0
0 0 0 0

En variant les dispositions : la suite de nombres pairs « 2 » : 2, 4, 6, 8 ...

Aussi 4+4 6+2 2+6 ; 2x4 4x2 ; 2 x 2 x 2

Et encore 8-4 8-6 8 :2

Les jours qui suivent la rentrée, les « petits » découvrent les lettres « u, o, a, n, m, e... ». Après deux ou trois semaines ils ânonnent : « *manu a amené nina, nina a ému noé...* »

Chaque jour, un grand de sixième année est désigné pour leur faire répéter la lecture.

Dans les classes du degré moyen, la répétition se fait à pleins poumons, « Bijou, chou, genou... », « Mon, ton, son... », « Le mien, le tien, le sien... ». Les « belles » rédactions sont lues à hautes voix.

Les récitations de mémoire sont saluées par un « très bien » du maître, d'autres, balbutiantes, par les fous rires vite réprimés de toute la classe.

Un principe pédagogique, « La cinquième année entame, la sixième achève ». Ah, les redoutables fractions, l'aride syntaxe et la froide analyse logique, aggravés par l'éclat de voix du maître : « Si vous voulez aller en sixième moderne ou latine... ».

On ne peut quitter la classe en hiver sans rappeler les joues rouges des élèves du degré moyen, engourdis par le rayonnement du haut poêle installé au milieu de leurs deux rangées, et qui engouffre charbon et coke pour chauffer tout le local.

8. Les écoliers de Poucet dans le contexte du temps

Dans les années qui ont suivi la construction de l'école et jusqu'à la Première Guerre, peu d'enfants du village suivaient avec fruit les cours du degré supérieur. Dès l'âge de 10 ans, certains ne fréquentaient régulièrement l'école qu'en hiver, retenus aux travaux aux champs ou aux tâches ménagères. Ils doublaient la cinquième année mais ne réentendaient que les mêmes leçons de l'hiver...

Il en résultait des « trous » que personne ne pouvait combler puisqu'ils étaient toujours absents pour les mêmes matières. Enfin, la compétence des vieux maîtres était réduite.

D'autres quittaient l'école du village après trois ou quatre ans pour rejoindre celle de Hannut où les maîtres, un par degré, jouissaient de solides réputations. Les meilleurs, à l'issue de l'école primaire, accédaient déjà à des emplois administratifs subalternes ou commerciaux, à l'abri des rudes travaux des champs.

Les candidats instituteurs étaient à présent admis à l'école normale sur base d'un tri sévère. Dotés d'une meilleure formation, ils arrivaient dans les écoles de villages compétents et munis de l'autorité que leur confère la loi sur l'enseignement obligatoire.

Convaincre les parents, gérer le groupe de 25-30-35 enfants de 6 à 12 ans toute la semaine. En outre trouver du temps en faveur des plus lents et aussi pour les plus avancés, suppose une organisation, une préparation et une tension nerveuse que l'enseignant européen du 21^{ème} siècle ne conçoit plus.

L'avantage est que le maître sait où chacun en est, que l'enfant de 5^{ème} réécoute la leçon de 4^{ème} année.

Un vieux disait encore début des années 1930 : « La loi d'obligation scolaire est une mauvaise loi, elle ne sert qu'à fabriquer des fainéants qui n'auront pas appris à travailler ». Il arrivait que l'instituteur menace les parents pour que les absents soient renvoyés à l'école.

Avec le secrétaire communal et le garde champêtre, l'instituteur est une personnalité communale, estimée, critiquée parfois, crainte, par les garçons surtout, qui le saluent à six pas, comme plus tard l'adjutant.

9. Après une loi pour obliger, un programme d'études pour intéresser les élèves.

L'idée répandue depuis le siècle passé que l'observation de la nature est une bonne source d'inspiration pédagogique faisait son chemin dans les centres d'intérêt et l'étude du milieu du « Plan d'études de 1936 ». Le maître à Poucet faisait son commentaire à ses élèves faute d'autre interlocuteur : « Impraticable dans une école à six classes où il y a tant à faire ».

Pourtant ses leçons puisées dans la réalité du village étaient inoubliables.

Une promenade de quelques centaines de mètres au bout du Vinave conduisait à l'ancienne frontière entre le Duché de Brabant et la Principauté de Liège, un lieu de litige ou passage discret pour les habitants de l'époque. Le maître évoquait un tunnel souterrain secret.

Une autre au-delà au sommet de la côte du Spimé sur la route d'Abolens jusqu'à la ligne de partage des eaux des bassins de la Meuse et de l'Escaut et comprendre que les eaux du ruisseau de Poucet coulent vers l'Escaut. Les garçons en cherchaient la ligne exacte afin, dos à dos, d'en faire la preuve.

Certains soirs, durant la guerre 40-45, le maître déroulait les cartes géographiques et expliquait aux hommes du village les sites de guerre et les positions des belligérants. Nous, élèves, nous avions droit à une répétition, imprudente, durant la classe. Je l'entends encore fin 1943 : « Non Messieurs la guerre n'est pas finie » en montrant l'étendue et les ressources des pays occupés par l'Allemagne : le vin de France, le blé d'Ukraine....

La leçon d'agriculture serait bien folklorique à présent. Nous n'étions plus tout à fait censés devenir cultivateurs, la leçon n'était dispensée que 3-4 fois par an. La visite du potager du maître : citer les plantes, les engrais, les travaux de jardinage. L'explication était courte, nous

passions rapidement à la pratique de l'arrachage des mauvaises herbes. Les enfants de l'instituteur avaient bien de la chance, nous faisons leur travail, mais c'était comme cela alors.

Pour le reste, des planches didactiques ! Je les reconnais encore dans l'étal de brocanteurs.

Souvenez-vous de ces planches cartonnées : Romains rasés et Nerviens moustachus au corps-à-corps, Francs chevelus entourant le baptême de Clovis, Six-Cents Franchimontois attaquant Charles le Téméraire à Liège...

Le récit du maître enflammait nos esprits, nous étions prêts à nous élancer tantôt à l'assaut des légions romaines, tantôt à descendre silencieusement du Pays de Franchiront... De la Guerre de 14-18, trop douloureuse et trop proche, on ne parlait pas. Était-ce une manière de compenser nos peurs durant la rude occupation allemande ?

Les planches expliquent la pompe à eau avec ses soupapes, ..., l'aide et le respect dus aux vieux, l'Arche de Noé avec la colombe... le squelette humain et l'appareil digestif compliqué de la vache.

Ces planches, témoins des progrès pédagogiques, elles étaient sorties de l'armoire et exposées durant une ou deux semaines, le temps des leçons et des interrogations.

Le catéchisme catholique et l'histoire sainte enseignés par l'instituteur nous faisaient moins peur que les commandements et interdictions du curé, nous menaçant souvent de pénitences et des feux de l'enfer.

10. La lecture révélatrice de l'époque dans les années 1930

L'ouvrage ³ sous une double édition française et belge s'était adapté aux écoles belges en y insérant des textes d'auteurs belges. Le livre est organisé selon des thèmes : le village et la ville, le courage et la peur, l'hiver, les grands-parents, la maladie, les camarades, les jeux, l'amitié, les pauvres gens, la charité...

Des leçons de civisme ou de morale y sont présentes⁴. S'il vit encore dans les mémoires des anciens, qu'en dirait un écolier de maintenant ?

La personnalité du maître transparaît évidemment dans les choix de textes, en voici quelques extraits. Les auteurs, désuets? Des réalités, dépassées ?

René Bazin, *Les oies sauvages*. « Elles volaient, serrées l'une contre l'autre, juste à la distance qu'il fallait à chacune... Lorsque ces perce-vent, ces oies de tête qui font le dur métier d'ouvrir aux

³ *Livre de lecture et langue française du degré moyen (deux auteurs français A. Lyonnet, P. Besseige et deux auteurs belges G. Collette, J. Despontin), édité par Desoer -Istra, 1931*

⁴ *Des leçons de civisme ou de morale présentes dans ce livre mi-français, répondait bien au souhait de Jules Ferry, en 1884, Ministre français de l'instruction publique dans sa « Lettre aux instituteurs » : « Il a paru tout naturel que l'instituteur, en même temps qu'il apprend aux enfants à lire et à écrire, leur enseigne aussi ces règles élémentaires de la vie morale qui ne sont pas moins universellement acceptées que celles du langage ou du calcul. [...] ».*

autres la route de l'air, se sentent épuisés, ils se laissent tomber d'un mètre environ au-dessous de la troupe en voyage, et vont se placer à l'arrière, dans le sillage ».

Aux cris des premières oies sauvages, le maître nous laissait sortir dans la cour pour observer dans le ciel les triangles d'oiseaux.

Jules Renard. Poil de carotte

- « ...Poil de carotte, va fermer les poules »
- « Mais, maman, j'ai peur moi aussi »
- « Comment ? répond Madame Lepic, un grand gars comme toi ! » (...)

... Il rentre haletant, fier de lui, dans la chaleur et la lumière. Il sourit, se tient droit, se pavane dans son orgueil de héros enfantin...et Madame Lepic lui dit de sa voix naturelle : Poil de Carotte, tu iras les fermer tous les soirs ».

Les rues ne sont pas éclairées ni les annexes des habitations. L'enfant hors de l'habitation était plongé dans un noir profond peuplé de malfaisants.

Victorien Sardou. La campagne jugée par un citadin « *Moi ! Je ne peux pas souffrir la campagne. Il y a des arbres, des fleurs qui sentent mauvais, des oiseaux qui font un train ! Les bêtes m'empêchent de boire, les bêtes m'empêchent de manger, les bêtes m'empêchent de dormir... ».*

Ah ! Quand nos cousins et cousines de la ville revenaient au village pour une visite à l'aïeul ! Ils se plaignaient de tout et nous nous sentions si gauches et arriérés.

Frédéric Mistral. L'école buissonnière. *Trois ou quatre galopins venaient m'attendre à mon départ pour l'école et me disaient : « Eh, nigaud ! Que veux-tu aller faire à l'école, pour rester tout le jour entre quatre murs ! Pour être mis en pénitence, pour avoir sur les doigts des coups de férule ? Viens jouer avec nous ».*

Quelques-uns s'adonnaient encore aux joies de l'école buissonnière, amères à cause de l'angoisse d'être surpris... puni et rossé.

Victor Hugo, Sabots de Noël Les Misérables. « *L'homme ... regarda et reconnu un sabot du bois le plus grossier, à demi-brisé et tout couvert de cendre et de boue desséchée. C'était le sabot de Cosette. Il n'y avait rien dans ce sabot. L'étranger fouilla dans son gilet, se courba, et mit dans le sabot de Cosette un louis d'or. Puis il regagna sa chambre à pas de loup ».*

11. Les leçons en classe.

Les leçons du maître étaient courtes, moins de dix minutes. L'élève, tout en travaillant à ses colonnes de calculs ou à ses problèmes entend la leçon donnée à d'autres, une révision bienvenue ou une annonce pour l'an prochain. Comme Janus, regardant vers passé et déjà tourné vers l'avenir.

Connaissez-vous le cahier de roulement ? C'était le cahier témoin des travaux de la classe. Présenté à l'inspecteur en visite, fierté de l'élève chargé d'y écrire avec le plus grand soin, bien que par la suite il doive aussi transcrire dans son propre cahier. L'inspecteur l'examinait mais ne disait rien.

12. Les sorties et les jeux à l'école

Des sorties ? Annuellement, aux sources du Henri-Fontaine dans la campagne de Cras-Avernas. A de grandes occasions, mi-religieuses, mi-profanes, à la Sarte à Huy, où il fallait monter à pied. Au cinéma à Hannut, un après-midi, pour y voir un dessin animé, Blanche Neige et les Sept Nains, Pinocchio...

Garçons et filles jouaient dans des cours séparées. Les grandes filles échangeaient leurs secrets entre elles et se promenaient. Les plus jeunes couraient à se toucher. Parfois elles chantaient « Promenons-nous dans le bois tant que le loup n'y est pas ».

13. Des lectures scolaires pour décrire le progrès.

Entre 1910 et 1913 - Le premier avion Jean Vadroit - Coquaval « Mon père nous a conduits à Liège pour voir les « hommes volants ». Quelle foule sur le champ d'aviation ! Et quelles acclamations ! J'étais venu avec cette idée que l'aéroplane battait des ailes comme un oiseau et je n'ai pu en croire mes yeux lorsque je vis un lourd biplan courir sur la prairie, s'élever, planer, virer et venir se poser au point de départ ».

Elèves en 1940, trente ans plus tard, les avions allemands ne sont plus de joyeux oiseaux. Leur hurlement au-dessus de nos têtes nous terrorise et nous donne le mal au ventre.

Arrivée de la moissonneuse lieuse Quand la faux eut fait un passage d'un bout à l'autre du champ, les chevaux s'engagèrent entre les deux murs d'épis hauts et drus, comme dans un couloir étroit. Le tac-tac de la machine se fit entendre. Ses dents d'acier commencèrent à mordre, ses grandes ailes tournèrent et les épis, raflés en larges nappes, se trouvèrent, en un clin d'œil, liés en gerbes et rejetés de côté sur le sol.

14. Les murs résonnent encore des récitations.

Deux récitations joyeuses et chantantes : les bambins, c'était nous ; le rémouleur, nous le connaissions bien.

Après la classe (Adolphe Hardy La route enchantée)

Quatre heures. Les bambins s'échappent de l'école,
Las d'avoir entendu muser la brise folle
Si près, par la fenêtre ouverte, et bavarder
Les moineaux qui n'ont pas le silence à garder
Adieu les bancs ! L'ardoise au bras, en ribambelles,...

Le Rémouleur (A P Garnier)

Cris sonores, traînants ou gais : le rémouleur.
Humble gagne-petit, content de son labeur,
Il va et vient par les maisons, chemine, passe,
Et porte sa fortune au creux de sa besace...

Et celui-ci que nous ne parvenions pas à mémoriser.

Les deux vieux (Hubert Krains Renaissance du livre Bruxelles)

Comme au temps de sa jeunesse, Jérôme portait encore, le dimanche, un gilet de velours à fleurs qui se fermait par des boutons de cuivre ; il avait de petites jaquettes à pans courts et des pantalons faits de gros drap, solide comme du cuir, et dont il eût été impossible de trouver une aune dans tout le pays ; sa montre était un gros oignon d'argent qui se montait par le cadran.

Dans les sujets de rédaction la météorologie abondait : le printemps, la grêle, la première neige... ou le travail des champs : les semailles, les battages, la récolte des pommes de terre. Le « geste auguste du semeur » décrit par André Theuriet était un modèle.

Partout bêtes et gens sont à l'œuvre, ici on herse un champ ; là un paysan marche lentement, un sac de toile sur l'épaule ; sa main y plonge en mesure, et d'un geste circulaire, il répand, dans les sillons labourés, des poignées de blé...

15. Les deux guerres - Des soldats à l'école.

En novembre 1918, l'armistice signé, les Allemands, repassaient dans le village, défaits, mal nourris, mal équipés, affaiblis par les combats et l'humidité des tranchées. L'école, vidée de ses bancs, avait été garnie de paille et la troupe, en repos pour une nuit, y chassait la vermine et dormait d'un sommeil lourd avant de reprendre sa marche vers Liège et la frontière allemande.

Le 13 mai 1940, les jeunes soldats allemands reviennent à l'école, l'avant-garde était arrivée la veille. Ils occupent la classe pendant deux ou trois semaines. A leur départ ils laissent déchets et nourriture pourrie, même du fromage emporté de Herve, coulant sur les livres et cahiers dans les bancs.

Le maître âgé de près de 40 ans avait été mobilisé, comme brancardier : plus d'école.

Une jeune institutrice de vingt ans du village le remplaça durant quelques semaines, un dur début.

Familiarité et chahuts devinrent vite amers. Quand l'instituteur revint, nous la regrettâmes.

En septembre 1944, des soldats allemands en retraite firent à nouveau arrêt à l'école. Un escadron d'autos blindées anglaises y stationna aussi décembre 1944 durant la Bataille des Ardennes.

Pendant la guerre de 40-45.

Les hivers de la Seconde Guerre mondiale furent rudes, le coke et les boulets puants chauffaient parcimonieusement l'école qui comptait alors jusque 40 élèves. Parmi ceux-ci des enfants de ville, d'évacués de Liège ou de la région de Malmedy, agaçants de mentalité citadine.

Des « Noirs » collaborateurs venaient de temps à autre à la maison communale adjacente à notre classe et parfois même des Allemands. Nous avions peur pour nos parents, pour le village.

De grands garçons de plus de quatorze ans et plus, habillés de culottes courtes pour les rajeunir, se faisaient ainsi oublier afin d'échapper aux réquisitions éventuelles de l'occupant. Ils avaient un régime de faveur, ils étaient exemptés des devoirs, mais ils devaient écouter et être « tranquilles ». Les grandes filles de 12-13 ans ne quittaient pas l'école du village par crainte des dangers des temps de guerre.

De temps à autre, le maître partageait de l'huile de foie de morue ou des biscuits vitaminés ; il disait aussi qu'il fallait s'entraider au sein du village.

A l'époque deux maux redoutables faisaient trembler les parents du village, la poliomyélite et surtout la tuberculose, à laquelle notre génération a payé tribut. Un jour un enfant quitta l'école parce qu'il toussait. Il ne revint pas. Un autre au teint pâle revint deux ans plus tard d'un lointain sanatorium.

16. Divers

Dépendant du bourgmestre, du collège et du Conseil communal, l'instituteur est mesuré dans ses moyens. Les dépenses scolaires sont limitées : entretien de l'école, combustible, électricité, fournitures scolaires et livres sont chers aux yeux des édiles...

L'instituteur de l'époque n'était pas un homme ordinaire, il était craint et on attendait beaucoup de lui, tous ne l'aimaient pas. Il était l'écrivain de la Commune pour les écrits et discours de circonstance, il présidait le bureau de vote...

Chaque instituteur de village avait sa marotte, le notre était chasseur du dimanche. Le lundi matin, en classe nous l'interrogeons sur ses exploits, le bon moyen de lui faire perdre du temps.

«Je marchais depuis une heure dans les champs de betteraves... Je le vois... ».

En même temps, il épaula le mètre en bois...

- « Pan, Pan. Le lièvre culbute ». Il fait le geste.

-« Et vous l'avez mangé ? ».

-« La semaine prochaine et avec cela ... »

La classe, sans lui laisser le temps : -« ... une bonne bouteille de bourgogne ».

Nous en riions. Dans notre esprit, ce délice qui n'était pas fait pour nous, mais réservé au rang social supérieur auquel appartenait l'instituteur.

L'Instituteur Bawin lui, cultivait quelques pièces de terres. Sa fille Lucienne enseignait la couture aux filles le jeudi et le samedi, pendant ce temps les garçons étaient libres. Son petit-fils Gaston fit des études de médecine. Il fut cité cent fois en exemple aux élèves médusés et incrédules que pareille destinée puisse leur arriver.

17. Enfin

L'école de Poucet a accueilli des centaines d'enfants du village durant un siècle. Les vieilles photos nous les montrent encore, nos grands-grands-parents et nos parents, nos oncles et nos cousins.

Regardez ces visages et ces vêtements, vous y retrouverez des traits que vous connaissez, que vous avez aimés et vous comprendrez la dureté de leur vie.

Il n'y aura jamais plus d'école à Poucet. Qu'hommage soit rendu à tous ceux qui l'ont fait vivre durant un siècle.

Sylvain Courtois juillet 2014
